511

Sophie
& Mirabeau

488.

511

SOPHIE
ET MIRABEAU,

OU

1773 ET 1789,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER.
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

SOPHIE

ET MIRABEAU,

OU

1773 ET 1789,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. THÉODORE ANNE ET RENÉ,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 8 SEPTEMBRE 1831.

PRIX : 2 FR.

3747
B

PARIS.
J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1831

PERSONNAGES.	ACTEURS.

1773.

LE COMTE DE MIRABEAU, (24 *ans.*)	M. VOLNYS.
LE MARQUIS DE MIRABEAU, (58 *ans.*)	M. FONTENAY.
LE MARQUIS DE MONNIER, Président du Parlement, (55 *ans.*)	M. LEPEINTRE j^e^.
LE COMTE DE SAINT-MAURIS, Commandant du fort Joux, (30 *ans.*)	M. DEROUVÈRE.
ANDRÉ, domestique du Comte de Mirabeau, (24 *ans.*)	M. ARNAL.
SOPHIE, MARQUISE DE MONNIER, (20 *ans.*)	Mme DUSSERT-DOCHE.
UN OFFICIER.	M. PROSPER.
MADEMOISELLE POCHET, femme de chambre, (20 *ans.*)	Mme EDELIN.

La scène se passe en 1773 à Pontarlier, chez le marquis de Monnier.

1789.

LE COMTE DE MIRABEAU, (40 *ans.*)	M. VOLNYS.
LE MARQUIS DE MIRABEAU, (74 *ans.*)	M. FONTENAY.
LE COMTE DE SAINT-MAURIS, (46 *ans.*)	M. DEROUVÈRE.
DELISLE, Officier du génie, (25 *ans.*)	M. HYPOLITE.
LÉON DELISLE, son neveu, (21 *ans.*)	M. ALVAREZ.
ANDRÉ, (40 *ans.*)	M. ARNAL.
SOPHIE DE MONNIER, (36 *ans.*)	Mme DUSSERT-DOCHE.
GABRIELLE, sa fille, (15 *ans.*)	Mlle ATALA.
MADMOSELLE POCHE T, (36 *ans.*)	Mme EDELIN.
UN DOMESTIQUE.	Mme BALARY.

La scène se passe à Marseille, chez le comte de Mirabeau.

SOPHIE
ET MIRABEAU,
COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE I.

1773.

Salon fermé ; une fenêtre à gauche, portes latérales et de fond : ameublement de l'époque.

SCENE PREMIERE.

BADUREAU, MADEMOISELLE POCHET.

BADUREAU, *en colère.*

Mademoiselle Pochet... mademoiselle Pochet... c'est trop fort. Je ne peux pas vous passer cette étourderie-là.

MADEMOISELLE POCHET.

Quel train pour une misère !

BADUREAU.

Une misère !... le nez d'un philosophe, une misère !... merci... Tenez, mademoiselle Pochet...

MADEMOISELLE POCHET.

Eh mon Dieu ! je sais bien mon nom.

BADUREAU.

Écoutez, mademoiselle Pochet...

MADEMOISELLE POCHET.

Encore!

BADUREAU.

Je veux bien vous permettre d'entrer quelquefois, en passant, dans ma chambre, par curiosité... parce que ça paraît vous faire plaisir et que ça ne me déplaît pas absolument.

MADEMOISELLE POCHET.

Chut !

BADUREAU.

Oh! je ne crains pas qu'on en jase, puisqu'en définitive il y aura du mariage.

MADEMOISELLE POCHET, *soupirant.*

Quand ?

BADUREAU.

Quand? Le jour où M. le comte de Mirabeau épousera madame la marquise de Monnier, votre maîtresse. Vous me direz peut-être que, pour en venir là, il faudrait que le mari de l'une et la femme de l'autre prissent leur feuille de route pour l'autre monde... Eh bien! nous attendrons. Mais en attendant, au nom du ciel, ménagez davantage mes philosophes. Que diable! je tiens à conserver ma collection intacte, et voyez... grace à vous, celui-ci a le nez de moins, et celui-là une bosse au front.

MADEMOISELLE POCHET.

Allez-vous continuer la querelle?

BADUREAU.

Certainement, Adélaïde, certainement. (*s'interrompant.*) Ah! voilà votre petit nom qui m'échappe. (*reprenant.*) Certainement que je reviendrai là-dessus... Tu ne sais donc pas, ma bonne amie... (*s'interrompant de nouveau.*) Bon! voilà que je la tutoie à présent... comme le crime se trahit... (*reprenant.*) Vous ne savez donc pas, mademoiselle Pochet, ce que c'est qu'un philosophe; bien plus, ce que c'est que deux philosophes?

MADEMOISELLE POCHET.

Vous les avez lus?

BADUREAU.

Si je les ai lus!... dites donc dévorés!... dévorés, c'est le mot. Les philosophes... M. Rousseau surtout, le grand, l'immortel Rousseau!

MADEMOISELLE POCHET.

Oh! oh!

BADUREAU.

Je suis comme cela.. Mais laissons là mes philosophes et ma manière de voir, pour parler d'amour... et vous embrasser.

MADEMOISELLE POCHET, *le repoussant.*

Monsieur Badureau, je vais me fâcher.

BADUREAU.

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir ça.

MADEMOISELLE POCHET, *se défendant.*

Ah! çà, voulez-vous bien finir, mauvais sujet.

BADUREAU.

Eh bien! oui, Adelaïde, je suis un mauvais sujet... un dissolu... un libertin comme mon maître... mais comme lui, je suis séduisant, irrésistible... Pauvre maître!... En voilà un qui peut bien se vanter de faire son purgatoire sur la terre... toujours en prison...

MADEMOISELLE POCHET.

M. le marquis de Mirabeau son père lui en veut donc bien?

BADUREAU.

Vous ne vous en faites pas d'idée.

MADEMOISELLE POCHET.

M. le marquis de Mirabeau, dont tout le monde vante la vertu...

BADUREAU.

Oui... un homme extrêmement bon, extrêmemement sensible, et qui a déjà obtenu cinquante-quatre lettres de cachet contre sa femme et ses enfans.

MADEMOISELLE POCHET.

Vrai?

BADUREAU.

A telles enseignes que monsieur est déjà à sa dix-huitième détention dans les forts de l'État; son père l'a traité tout-à-fait en aîné de Normandie.

MADEMOISELLE POCHET.

Comment, le marquis de Mirabeau...

BADUREAU.

Est dur, entêté, mauvais père, mauvais époux... bref, un véritable homme de qualité... Toutefois, comme c'est heureux que le sort ou M. Lenoir nous ait envoyés ici...

MADEMOISELLE POCHET.

Comment?

BADUREAU.

Sans doute : nous la passons douce, notre détention... très-douce. Nous devrions être renfermés au fort de Joux, dans un cachot bien humide, bien frais, comme le voudrait monsieur notre père...

MADEMOISELLE POCHET.

Monsieur votre père?

BADUREAU.

Je dis notre, parce que je veux bien m'identifier avec monsieur... Au lieu de cela, nous avons la ville de Pontarlier pour prison, grace à l'humanité de M. le comte de Saint-Mauris, commandant du fort... C'est lui qui nous a présentés dans cette maison. L'esprit de M. de Mirabeau a tellement enchanté M. de Monnier, qu'il nous a donné un appartement dans son hôtel; et nous voilà logsé, chauffés, éclairés et nourris aux frais de ce pauvre marquis. Respectable ganache, va!... quand je pense que c'est lui qui a introduit le loup dans la... Ce n'est pas un philosophe qui aurait fait cette bêtise-là.

MADEMOISELLE POCHET.

Allez-vous encore recommencer avec vos philosophes?

BADUREAU.

Que voulez-vous! ces gens-là m'ont monté la tête... Je ne rêve plus qu'indépendance et liberté... Tiens, ça me fait penser que je n'ai pas encore brossé l'habit de monsieur... ma foi, il attendra... Je suis libre... libre, hélas!... Je fais un lit, je balaye une chambre, je bats des habits... est-ce de la

liberté?... Brr... il y a des momens ou, quand je descends en moi-même... (*On sonne.*) Bien... bien... c'est ça... carillonne, carrillonne, mon bonhomme... (*On sonne plus fort.*) Vas, vas toujours, casse ta sonnette... (*Troisième coup, encore plus fort.*) C'est qu'il le ferait comme je le dis...

MADEMOISELLE POCHET.

Mais allez donc?

BADUREAU.

O Diogène! illustre Diogène!... à la bonne heure, au moins, voilà un philosophe qui ne devait pas être tracassant pour ses domestiques! (*On sonne de nouveau.*) Voilà, monsieur le comte, voilà. (*Il sort.*)

SCENE II.

MADEMOISELLE POCHET, *seule, regardant sortir Badureau.*

Est-il original avec ses philosophes? c'est qu'il est capable d'en devenir fou. (*tirant un billet de sa poche.*) Il faut cependant que je me décide à remettre ce billet à madame. Que peut lui vouloir M. de Saint-Mauris? Je serais curieuse de... (*regardant le cachet.*) si c'était une déclaration... Eh! madame est jeune et jolie... Mais il sait bien que M. de Mirabeau;... c'est peut-être à cause de cela...

SCENE III.

SOPHIE, MADEMOISELLE POCHET.

SOPHIE.

Ah! c'est vous, Adélaïde.

MADEMOISELLE POCHET.

J'allais entrer chez madame la marquise... et...

SOPHIE.

M. le marquis est-il sorti ce matin?

MADEMOISELLE POCHET.

Oui, madame.

SOPHIE.

Il n'est pas venu de lettres?

MADEMOISELLE POCHET.

Des lettres... de Paris? non, madame; (*avec mystère.*) mais en voici une...

SOPHIE.

Et pourquoi ce mystère? de qui tenez-vous cette lettre?

MADEMOISELLE POCHET.

De M. le comte de Saint-Mauris.

SOPHIE.

M. de Saint-Mauris! et que peut-il avoir à m'écrire?

MADEMOISELLE POCHET.

Je ne sais, madame; mais, en me donnant ce billet, il avait l'air triste, préoccupé... il soupirait... il...

SOPHIE.

Assez... assez, mademoiselle, je ne vous demande pas de détails. Laissez-moi. (*Mademoiselle Pochet sort.*)

SCENE IV.

SOPHIE, *seule.*

Aurait-il reçu, avant moi, une réponse à la démarche que j'ai fait faire auprès de M. Lenoir, en faveur de Mirabeau ? Ce cher Gabriel !... si je pouvais le rendre à la liberté... Voyons... (*Elle ouvre la lettre.*) Non... c'est une déclaration d'amour... (*souriant.*) Une déclaration d'amour de M. de Saint-Mauris... ah! ah ! ah !... (*changeant de ton, et prenant un air indigné.*) Malheureuse ! et pourquoi rire ?... Cette déclaration si brusque n'est-elle pas un outrage ?... Ne connaît-il pas ma position ?... Ah ! si ce monde, qui nous juge toujours sur l'apparence, pouvait apprécier ma faute, et lire dans mon cœur, il me trouverait bien moins coupable qu'on ne le croit... Mirabeau aurait dû mettre plus de réserve dans sa conduite... Moi-même... (*froissant la lettre avec colère.*) oui, je me serais épargné ainsi l'humiliation que je reçois.

AIR *de* M. Doche.

Ah! j'aurais dû, froide et sévère,
Ne jamais écouter sa voix :
A l'amour, mon ame étrangère,
De la raison suivant les lois,
Serait calme comme autrefois.
Oui, j'essayai de me défendre...
Mais sa voix si douce et si tendre,
De ses malheurs parlait toujours :
La pitié commença nos amours.

Si le bonheur, de sa carrière
Toujours eût marqué l'avenir,
Je serais libre, heureuse et fière ;
Et ce respect, notre désir,
Je l'obtiendrais sans en rougir.
Mais contre un sort plein de rudesse,
Alors que de mon cœur sans cesse
Il implorait un doux secours,
La pitié commença nos amours.

SCENE V.

SOPHIE, LE MARQUIS DE MONNIER, LE COMTE DE MIRABEAU.

LE MARQUIS.

Passez donc... passez donc, mon cher Mirabeau, ne suis-je pas chez moi ?...

MIRABEAU.

Puisque vous l'exigez...

LE MARQUIS.

Entre amis, doit-on faire tant de façons ?

MIRABEAU.

Vraiment, monsieur le marquis, vous me comblez. (*à la marquise.*) Madame, j'ai l'honneur de vous offrir mon respect.

LE MARQUIS.

Bonjour, ma chère amie, toujours adorable.

SOPHIE.

Est-ce que M. de Mirabeau était sorti avec vous, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Non,... il n'a pas voulu m'accompagner ; il avait à écrire, m'a-t-il dit... Écrire ! toujours écrire !... c'est le seul défaut que je lui connaisse.

MIRABEAU.

Vous êtes trop bon, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, c'est vrai, vous écrivez trop ; c'est mal pour un homme de naissance... M. de Buffon est dans le même cas... Il faut laisser ce mince talent à ceux qui en font leur métier..., un Rousseau..., un Diderot... ; mais chez nous l'esprit est une dépense que nous ne devrions jamais nous permettre : c'est trop petites gens.

MIRABEAU.

On peut bien cependant chercher un auxiliaire contre l'ennui.

LE MARQUIS.

Ne vous est-il pas loisible de causer avec moi toute la journée? L'appartement de madame la marquise est-il jamais fermé pour vous ?

MIRABEAU.

Je craindrais d'abuser...

LE MARQUIS.

Mais si nous avons un reproche à vous faire, c'est de trop rester chez vous... N'est-ce pas, ma chère amie, que la compagnie de M. le comte de Mirabeau ne vous est pas désagréable ?

SOPHIE.

Je croyais l'avoir prouvé à monsieur.

LE MARQUIS, *à Mirabeau.*

Vous comprenez ? C'est un reproche; on vous en veut... allons : il faut vous justifier, ou je vous garantis une bonne querelle...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Mathieu Laurent, le fermier de M. le marquis est là.

LE MARQUIS.

C'est bien, j'y vais : je vous laisse faire votre paix avec ma femme : vous aurez de la peine, je vous en préviens : nous avons le caractère boudeur, oh! mais, boudeur...; j'en suis souvent la victime... le soir surtout.

SOPHIE.

Monsieur!

MIRABEAU, *à part.*

Sa confiance me donnerait presque des remords.

LE MARQUIS, *à sa femme.*

Il ne faut pas rougir pour cela, ma chère amie... Eh! mon Dieu, c'est si naturel! s'il n'y avait pas de querelles dans un ménage à quoi servirait de se marier? Au moins, ça vous sort de cet état de calme et de quiétude qui, sans cela, serait trop monotone.

AIR : *Ma sœur et moi dans un naufrage.*

Je sors, car mon fermier, je pense,
Vient pour m'apporter de l'argent :
(*au comte.*)
Vous, tâchez que sur votre offense
Descende un pardon indulgent.
Désormais, auprès de madame,
Je veux vous trouver constamment :
Mieux vous serez avec ma femme,
Moi, plus je serai content.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

SOPHIE, MIRABEAU.

MIRABEAU.

Enfin, il nous laisse.

SOPHIE.

Ah! sa confiance me tue.

MIRABEAU.

Sophie, chère Sophie, pourquoi ces tristes pensées? éloignez-les : ne songez qu'à l'amour, qu'à cet amour dont je brûle pour toi et que tu partages!

SOPHIE.

Imprudent !

MIRABEAU.

Pourquoi cette terreur? ne sommes-nous pas seuls?... Ah! ne crains rien de l'homme qui, pour te plaire, sacrifierait avec joie son existence... son existence qui durera autant que ton amour, mais qui finirait avec lui.

SOPHIE.

Oh! quelles mauvaises pensées!

MIRABEAU.

Que veux-tu? je suis si peu habitué à être heureux que j'ai songé qu'un jour peut-être tu m'oublierais.

SOPHIE.

Gabriel, vous ne croyez pas ce que vous dites.

MIRABEAU.

Non... chassons cette idée... ne songeons qu'à l'amour... cet amour, quelles que soient ses angoisses, est le plus doux des biens. Je te dois tout, Sophie, parce que tu m'as tout sacrifié : je te chéris, parce que tu fais mon bonheur et que tu y es nécessaire.

SOPHIE.

Cher Gabriel!... (*d'un air de curiosité.*) Mais, monsieur, qu'écriviez-vous ce matin, lorsque M. de Monnier a été vous surprendre dans votre appartement?

MIRABEAU.

Des lettres...

SOPHIE, *avec inquiétude.*

Et elles étaient adressées...

MIRABEAU.

La première à mon père, l'autre à toi.

SOPHIE.

A moi!

MIRABEAU, *lui remettant une lettre.*

La voici... mais ne la lis que lorsque tu seras seule... cet instant appartient tout entier à ma tendresse.

SOPHIE.

Oui, j'y crois à cette tendresse, et si vous étiez un peu moins jaloux...

MIRABEAU.

Ma jalousie, excitée par les plus légères apparences, n'a jamais eu pour principe que l'amour.

SOPHIE, *gaîment.*

Si un autre me faisait la cour?

MIRABEAU, *avec emportement.*

Un autre!...

SOPHIE, *avec effroi.*

Quel regard! il m'effraie.

MIRABEAU, *se maîtrisant.*

Ah! mais cela n'est pas, cela ne peut pas être! Qui oserait vous dire qu'il vous aime, quand ce cœur m'appartient, quand votre foi a été échangée contre la mienne?

SOPHIE, *se remettant.*

Oh! personne! c'est une épreuve que je tentais.

MIRABEAU.

Une épreuve! oh! ne la renouvelle pas. Si tu savais quel mal tu m'as fait! tout mon sang s'est retiré de mon cœur; il m'a semblé que j'allais mourir.

SOPHIE.

Jaloux!

MIRABEAU.

Oui... oh! oui;... mais cette jalousie ne peut jamais servir qu'à augmenter le sentiment qui l'a fait naître. Quel autre objet pourrait jamais séduire mon imagination et t'enlever mon cœur? J'ai trouvé en toi tout ce que j'ai jamais désiré, tout ce que j'ai jamais cherché dans une femme. Que me reste-t-il à souhaiter, si ce n'est que mon bonheur ne m'échappe jamais?

SOPHIE.

Ah! si je suis coupable, mon excuse est dans le charme enivrant de tes discours.

MIRABEAU.

Toi, coupable! non, non, Sophie, tu n'as aucune faute à te reprocher: ta volonté n'a point formé les liens qui t'unissent à M. de Monnier: l'ordre de tes parens, les convenances ont seuls amené cette union: le monde ne peut te demander compte du bonheur que l'amour t'a offert, puisque l'hymen te le refusait.

SOPHIE.

Je te crois... j'ai besoin de te croire.

AIR *de Caleb.*

Songe que le nœud qui nous lie
M'enchaîne pour jamais à toi.
Sois toujours soumis à Sophie
Comme elle est soumise à ta loi.
Jamais de perfidie
Ni de secrets pour moi,
Pense que ton amie
A besoin de ta foi,
Et que pour elle la vie
Ne serait rien sans toi.

MIRABEAU.

Oses-tu bien, à ton tour, avoir de semblables pensées?

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SOPHIE.

L'amour est soumis, comme tout le reste, à l'empire de la nouveauté.

MIRABEAU.

Le monde, je le sais, est plein de ces femmes dont la galanterie fait la seule occupation : mais savent-elles aimer? savent-elles choisir? De qui vois-tu ces beautés éprises? de quelques fats qui ne s'en occupent que pour les tromper, ou de quelques novices qu'elles n'attrapent pas long-temps; faut-il s'étonner qu'elles vivent dans le ridicule ou tombent dans le mépris? Qui nombrerait leurs folies ne trouverait pas qu'elles méritent une autre récompense.

SOPHIE.

Ah! quel supplice qu'une pareille existence!

MIRABEAU.

Mais celle qui, laissant aux femmes vaines l'envie qu'elles ont d'éblouir, méprise les fats et dédaigne les sots, connaît un autre art que les manéges de la coquetterie, sait toucher le cœur, charmer l'esprit, s'élever avec douceur, briller avec modestie, embellir sa raison par son imagination, modérer son imagination par des principes; cette femme adorable, que je peins si ressemblante parce qu'elle est là, sous mes yeux, aura un ami sûr, un amant constant, et le temps la vengerait des injustices, du sort et de la calomnie, si le sort et la calomnie devaient jamais la poursuivre. Mais espérons que l'on se lassera de me persécuter, et qu'un jour... un bonheur pur...

SOPHIE.

Si le bonheur existe sur la terre!

MIRABEAU.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Qu'oses-tu dire? Ah! qu'un pareil blasphème
Ne puisse plus s'échapper de ton cœur.
Va; ce n'est point à la femme qu'on aime
Qu'il appartient de douter du bonheur;
Car le bonheur n'est point une chimère,
Puisque, deux fois, on l'obtient tour à tour :
Homme, dans les bras de l'amour,
Enfant, dans les bras d'une mère.

SOPHIE.

Il faut donc toujours te croire?

MIRABEAU, *la pressant sur son cœur.*

Toujours!

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le comte de Saint-Mauris.

SOPHIE.

Ah! grand Dieu! quel ennui!

MIRABEAU.

Je te laisse un instant avec notre aimable geôlier; je ne veux pas le priver du bonheur de t'offrir ses hommages.

SOPHIE, *bas à Mirabeau.*

Pourquoi t'éloigner?

MIRABEAU.

Je vais fermer la lettre que j'ai écrite à mon père, afin qu'elle parte aujourd'hui; ensuite, je reviens... pour ne plus te quitter. *Il la salue respectueusement et sort.*)

SOPHIE.

Il me laisse avec cet homme... ah! si j'avais osé lui dire... mais non, il est si vif, si impétueux... c'eût été provoquer une question de vie ou de mort... J'ai dû me taire.

SCENE VII.

SOPHIE, SAINT-MAURIS.

SAINT-MAURIS, *à part.*

Elle est seule, à merveille! Madame, (*Sophie lui rend son salut.*) M. le marquis de Monnier...

SOPHIE, *vivement.*

Il est dans son appartement ... je vais le faire appeler. (*Elle se dirige vers la table pour sonner.*)

SAINT-MAURIS, *l'arrêtant.*

De grace, madame, j'attendrai patiemment auprès de vous l'arrivée de M. de Monnier.

SOPHIE, *troublée.*

Monsieur...

SAINT-MAURIS.

(*à part.*) Les instans sont précieux. (*haut.*) On vous a remis une lettre de ma part, madame?

SOPHIE.

Monsieur le comte...

SAINT-MAURIS.

On vous l'a remise... et vous l'avez lue...

SOPHIE.

Si j'eusse su ce qu'elle renfermait...

SAINT-MAURIS.

Enfin vous l'avez lue, c'est l'essentiel. Permettez-moi de m'armer de cet aveu, pour vous peindre mes sentimens.

SOPHIE, *avec dignité.*

Monsieur, vous oubliez ma position.

SAINT-MAURIS.

Aussi n'est-ce pas à madame la marquise de Monnier, qui mérite tout mon respect, que je m'adresse, mais à l'amie de M. de Mirabeau.

SOPHIE.

Cette distinction...

SAINT-MAURIS.

Explique ma démarche. Veuillez m'entendre. Accueilli dans cette maison avec bonté par M. de Monnier, avec bienveillance par vous, madame, je ne pus, à votre aspect, résister à l'amour : mais cet amour, je devais le combattre. Il me semblait, quelque chagrin, que je dusse en ressentir, que vous entretenir d'un sentiment que vous ne deviez pas entendre, serait vous outrager.

SOPHIE.

De grace...

SAINT-MAURIS.

Sur ces entrefaites, arriva M. de Mirabeau, condamné par lettre de cachet à être enfermé dans le fort de Joux Il me raconta ses infortunes, me dit ses fautes, ses erreurs : ce récit m'intéressa, je vous en parlai : vous désirâtes connaître le héros de cette longue Odyssée; et moi, confiant dans votre caractère, oubliant que vous étiez femme et que rien n'agit sur votre sexe comme l'aspect du malheur, je cédai à vos désirs. Je n'ai pas besoin de vous dire que je me repens de cette longue condescendance; que M. de Mirabeau, prisonnier d'état, ne peut demeurer plus long-temps dans cette maison où sa présence compromet à la fois et mes plus chers intérêts et ma responsabilité de commandant; qu'enfin il doit retourner aujourd'hui même dans sa prison.

SOPHIE.

Quoi! vous auriez la cruauté...

SAINT-MAURIS.

Ah! ah! ceci dérange un peu vos plans ordinaires... vous vous étiez fait une douce habitude de cette existence que je veux bien ne pas qualifier... système commode et assez en vogue dans notre siècle. Mais si j'ai donné dans le piége, aujourd'hui je prends ma revanche.

SOPHIE.

Et de quel droit venez-vous ainsi vous immiscer dans le secret de mes affections : de quel droit jugez-vous aussi sévèrement une conduite qui, après tout, peut n'être qu'inconséquente et point criminelle? Vous me soupçonnez de l'amour pour M. de Mirabeau; pourquoi nos relations ne seraient-elles pas toutes d'amitié?

SAINT-MAURIS.

Oh! une femme avec votre beauté et un homme avec une tête comme la sienne...

SOPHIE.

Monsieur le comte, j'ai eu, jusqu'ici, plus que de la patience; mais enfin elle se lasse... Vous n'êtes qu'un misérable.

SAINT-MAURIS.

Madame !...

SOPHIE.

Les discours que vous me tenez, vous n'oseriez les répéter s'il y avait là quelqu'un pour les entendre et vous en demander raison.

SAINT-MAURIS.

Vous pouvez me soupçonner...

SOPHIE.

Il ne fallait pas m'en donner le droit.

AIR *de Turenne.*

Votre conduite en ces lieux est infâme;
Mais pour venger mon honneur et mon nom,
Quelqu'un est là, si ma voix le réclame.

SAINT-MAURIS.

Faites venir cet heureux Céladon
Et j'en aurai facilemeut raison.

SOPHIE, *avec dédain.*

Vous? vous fuiriez.

SAINT-MAURIS.

Que dites-vous, madame?

SOPHIE, *avec fierté.*

C'est qu'il est brave.

SAINT-MAURIS.

Et qu'en savez-vous?

SOPHIE, *tremblante de colère.*

Mais
Du moins on ne l'a vu jamais
Oser insulter une femme.
Il n'insulte pas une femme.

SAINT-MAURIS.

Je vais donc signifier à M. de Mirabeau que ce soir il couchera au fort de Joux.

SOPHIE, *un peu remise.*

Ah! monsieur.

SAINT-MAURIS.

Il peut être libre encore, mais à une condition...

SOPHIE, *avec colère.*

AIR : *Dans un instant vous viendrez me revoir* (de Mme. Dubarry.)

Ce dernier trait finit notre entretien :
Sortez, monsieur, sortez à l'instant même,

Ou songez bien qu'en ma fureur extrême
Je ne peux plus vous répondre de rien.

SAINT-MAURIS, *avec un ton de persiflage.*

Mais quand je sors de crainte d'un éclat,
Sur moi votre mépris s'attache.

SOPHIE, *avec un mépris concentré.*

Ah ! j'ignorais que l'habit d'un soldat
Pouvait cacher un cœur de lâche.

ENSEMBLE.

SOPHIE.

Vous avez seul fini cet entretien :
Sortez, etc.

SAINT-MAURIS, *avec colère.*

Ce dernier mot finit notre entretien,
Puisqu'il le faut, je sors à l'instant même ;
Mais songez bien qu'en ma fureur extrême
Je ne peux plus vous répondre de rien.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

SOPHIE, *seule.*

Suis-je assez humiliée !... Mais que lui ai-je donc fait à cet homme ? Je n'ai point recherché ses hommages... il ne m'accusera pas de coquetterie... et cependant il m'obsède, il me poursuit de son amour ? comme il me juge !... Croit-il donc, en me faisant descendre jusqu'à sa bassesse, parvenir... Oh ! quelle idée !... mais ce mépris, cette assurance... voilà bien la société avec son injustice.

AIR *d'Aristippe.*

Quand dans le monde on nous dénonce,
La foule est là qui pense sans raisons :
Contre une femme il faut qu'elle prononce,
Et sans savoir comment nous succombons
D'un froid mépris on décore nos noms.
Ah ! contre nous si l'on tonne sans cesse,
Je pense au moins que l'on devrait alors,
Puisqu'on flétrit quelques jours de faiblesse,
Nous savoir gré d'un siècle de remords.

(*pleurant.*) Ah ! cette scène m'a tuée... que je souffre !

SCENE IX.

SOPHIE, MIRABEAU.

MIRABEAU, *une lettre à la main.*

Puisse cette lettre faire revenir mon père à de meilleurs sentimens... Que vois-je! Sophie en larmes! qui a osé...?

SOPHIE, *essuyant ses larmes et cherchant à les cacher.*

Vous vous trompez, mon ami, je ne pleure pas... je n'ai pas pleuré.

MIRABEAU.

Pourquoi cette voix est-elle tremblante... et entrecoupée de sanglots?... Qui sort d'ici?... monsieur de Saint Mauris! serait-ce lui?

SOPHIE, *vivement.*

Non, non, ce n'est pas lui.

MIRABEAU.

Tu cherches à m'abuser, parle! parle! il le faut! n'es-tu pas mon bien? n'es-tu pas le lien qui m'attache seul à l'existence? Si l'on t'offense, c'est moi qui dois te venger. Réponds, par grace, par pitié, réponds; t'a-t-on outragée?

SOPHIE, *vivement.*

Non, non. (*à part.*) Je me sens mourir.

MIRABEAU.

Ne me trompe pas. Songe que le plus beau privilége d'un amant est d'exposer ses jours pour défendre la réputation de celle qui lui donne le bonheur.

SOPHIE.

Bien... très bien... Oh! laisse-moi te regarder... Oui, il y a du feu dans tes yeux... de l'élan dans ton cœur... l'indignation est peinte sur tes traits... le courage est dans ton ame... on le voit... tu es brave, je ne me suis pas trompée, et ce n'est pas toi qui outragerais une malheureuse femme.

MIRABEAU.

On t'a outragée... Ah!... son nom!

SOPHIE.

Rien.. rien... ce n'est rien.

MIRABEAU, *avec force.*

Son nom. . (*d'une voix suppliante.*) Ah! son nom!

SOPHIE.

Pas un mot de plus, je le veux, je t'en prie par notre amour.

MIRABEAU, *se frappant le cœur.*

Ah! l'enfer est là.

SOPHIE.

Réponds-moi. Je suis à toi, à toi pour la vie; mais n'est-il pas vrai que si j'ai été assez faible pour céder au charme de tes dis-

cours, à l'enivrement qui s'attache à toi, n'est-il pas vrai qu'aucune autre femme n'eût été plus forte?

MIRABEAU.

Que veux-tu dire?

SOPHIE.

N'est-il pas vrai que, malgré ma faute, si je me suis soumise à tes vœux, tu ne me crois pas capable de te trahir, d'écouter l'amour d'un autre... tu ne me regardes pas comme une femme méprisable?

MIRABEAU.

Oh! Sophie!

SOPHIE.

Je suis digne encore de l'estime du monde, n'est-ce pas? dis-le-moi. Oh! dis-moi, par pitié, si je puis encore espérer cette estime dont l'absence me tuerait.

MIRABEAU.

Mais d'où vient cet égarement? qui peut l'avoir provoqué?

SOPHIE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Pas un mot, pas un mot... je te l'ai demandé au nom de notre amour.

MIRABÉAU.

Tu l'exiges, Sophie? et tu es si habituée à me voir obéir...

SOPHIE.

AIR *de Claire d'Albe.*

Vous êtes sûr de ma tendresse,
Ainsi point de soupçons jaloux:
Ce léger moment de tristesse,
Laissez-le passer sans couroux:
Obéissez, entendez-vous?

MIRABEAU.

Non, non, non, non, si ma souffrance
Reste loin de vous sans espoir...

SOPHIE.

Puisque malgré tout mon pouvoir,
Il vous faut un peu d'espérance,
Eh bien! monsieur, à ce soir.

MIRABEAU.

Ah! vous me rendez l'espérance;
Adieu, Sophie, à ce soir.

SOPHIE.

A ce soir.

(*Au moment où Sophie rentre chez elle et donne sa main à baiser à Mirabeau, en lui disant:* au revoir, à ce soir, *Saint Mauris entrouvre la porte, fait un signe de vengeance et se retire aussitôt.*)

SCENE X.

MIRABEAU, *seul.*

Qui donc a pu porter ainsi le trouble dans son ame! Nul autre que monsieur de Saint-Mauris n'est, je le présume, entré ici... Ah! si mes soupçons se confirmaient, malheur à cet homme!... il me paierait cher les larmes qu'il a fait répandre à Sophie.

SCENE XI.

MIRABEAU, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Il y a là un monsieur qui demande à parler à M. le comte.

MIRABEAU.

A moi! Son nom ?

ANDRÉ.

Il ne me l'a pas dit.

MIRABEAU.

Fais entrer.

ANDRÉ.

Oui, monsieur le comte.

MIRABEAU.

Ah! mets sur-le-champ cette lettre à la poste.

ANDRÉ.

J'y vais. (*la regardant.*) Tiens! il n'y a pas d'adresse.

MIRABEAU, *la reprenant.*

Étourdi que je suis! Que cet étranger m'attende; je reviens. (*Il sort.*)

SCENE XII.

ANDRÉ, LE MARQUIS DE MIRABEAU.

ANDRÉ, *à la porte.*

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur; mon maître est à vous dans l'instant.

LE MARQUIS.

C'est bien (*à part.*) Voici donc la demeure de mon fils... Pour un prisonnier d'état, il s'est fort bien logé.

ANDRÉ.

Monsieur connaît M. le comte?

LE MARQUIS.

Oui.

ANDRÉ.

Monsieur est un ami?

LE MARQUIS.

Peut-être.

ANDRÉ.

Ça se devine à l'intérêt que monsieur semble porter à mon maître. Il y a long-temps que monsieur n'a vu monsieur le comte?

LE MARQUIS.

Que vous importe?

ANDRÉ, *stupéfait.*

Au fait, c'est vrai; ça n e m'importepas.

LE MARQUIS.

Dites-moi, mon ami, comment votre maître passe-t-il sa vie ici?

ANDRÉ.

Mais, monsieur, fort bien; nous parlons politique ensemble, et c'est une justice à lui rendre, il y est très fort... quant à la philosophie, ma foi, je dois dire, tout amour-propre à part, que j'ai peine à lui tenir tête, et cependant... Enfin... si ce n'est qu'il ne peut pas sortir de la ville, il ne tient qu'à lui de ne pas se croire en prison.

LE MARQUIS.

Ce n'était pas l'intention du marquis de Mirabeau.

ANDRÉ.

Ah! çà, par exemple, bien sûr... ce vieux Chinois-là...

LE MARQUIS.

Hein!...

ANDRÉ.

Diable de marquis retourné, va...

LE MARQUIS.

Plaît-il?...

ANDRÉ.

Faire enfermer son fils!... le poursuivre avec tant d'acharnement!... et ça passe sa vie à l'Œil-de-Bœuf... et ça boit, et ça mange, et ça parle... ça va, ça vient comme une personne naturelle.

LE MARQUIS, *à part.*

Eh bien! mais voilà un gaillard qui ne m'arrange pas mal!

MIRABEAU, *entrant.*

Pardon, monsieur, si je vous ai fait attendre si long-temps, mais... ciel! mon père!

ANDRÉ.

Votre... son... hein... hein.. comment, c'est monsieur qui est M. le marquis de Mirabeau?

MIRABEAU, *sévèrement.*

Sortez.

ANDRÉ, *à part.*

Eh bien! j'ai fait de la belle besogne, moi... un apprenti philosophe... Pouah! c'est horrible! (*Il sort.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, MIRABEAU.

LE MARQUIS.

Vous ne m'attendiez pas ?

MIRABEAU.

Je l'avouerai, monsieur, votre visite me surprend autant q u'elle m'honore.

LE MARQUIS.

D'après vos plaintes renouvelées sans cesse et toutes vos lettres, je vous croyais malheureux, mais je vois avec plaisir...

MIRABEAU.

Ne m'enviez-vous pas cet adoucissement à mes maux ?

LE MARQUIS.

Je le devrais, monsieur, car cette détention, à laquelle vous êtes soumis, n'est pas un jeu d'enfant.

MIRABEAU.

E t c'est un père qui parle ainsi!

LE MARQUIS.

Méritez-vous que je vous tienne un autre langage ? Ne m'avez-vous pas forcé, par votre prodigalité, de recourir à ces mesures de rigueur ? Et sans parler de vos fautes, votre conduite envers votre femme...

MIRABEAU.

Si j'ai cru l'aimer un instant, la sécheresse de son cœur, son égoïsme m'ont eu bientôt détaché d'elle.

LE MARQUIS.

Votre liaison avec madame de Monnier...

MIRABEAU.

Ah ! monsieur, j'espère que vous n'êtes pas venu ici pour outrager chez elle, dans sa maison, la femme que je chéris, que je respecte le plus au monde ; qui a toutes les vertus de son sexe et aucun de ses defauts. Moi seul je connais son ame.

LE MARQUIS.

Voilà son éloge, l'éloge de madame de Monnier... Mais elle avait un mari ?

MIRABEAU.

Vous ignorez donc comment ce mariage s'est fait : vous ignorez que, fort jeune, Sophie a été conduite aux pieds des autels sans savoir ce qu'on lui voulait; qu'elle a cru jouer au mariage, et ne s'est réveillée que quand il n'était plus temps de rompre. Tout cela mérite-il-donc cette haine dont vous m'honorez?

LE MARQUIS.

Je vous conseille de vous plaindre.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MIRABEAU.

Oh! non! je ne me plains pas, j'ai mérité mon sort. Je me rappelle toujours la guerre de la Corse, lorsque Gênes vendit cet état à la France et qu'il fallut aller le soumettre. J'étais soldat alors, je dus marcher contre la liberté d'un peuple, j'ai mérité de perdre la mienne.

LE MARQUIS.

Voilà de belles idées qui vous prennent!

MIRABEAU.

Elles mûrissent dans ma tête, et peut-être qu'un jour...

LE MARQUIS.

Et que rêvez-vous?

MIRABEAU.

Je ne sais : je crains de passer pour un visionnaire, mais la raison pourrait bien nous arriver du Nouveau-Monde. Enfin, mon père, voulez-vous me rendre la liberté?

LE MARQUIS.

Je voudrais vous arracher aux séductions de madame de Monnier.

MIRABEAU.

C'est ma vie que vous me demandez.

LE MARQUIS.

C'est votre honneur que je voudrais sauver... une femme perdue...

MIRABEAU.

Arrêtez : ah! si vous n'étiez pas mon père! (*à part, et se frappant le cœur.*) Ses larmes sont encore là!...

LE MARQUIS.

Eh bien donc! subissez votre sort.

MIRABEAU.

Eh! ne craignez-vous pas que je réclame auprès de l'autorité? Toute justice est-elle donc étouffée en France?

LE MARQUIS.

J'ai instruit les agens du pouvoir de toutes vos fautes.

MIRABEAU.

Et moi je leur signalerai les vôtres.

LE MARQUIS.

Les miennes!...

MIRABEAU.

Oui. Ce marquis de Mirabeau, leur écrirais-je, tant prôné, tant vanté à Paris, homme de qualité, courtisan assidu, esclave de l'étiquette, prosterné devant ces hochets que le pouvoir jette à ses créatures; le marquis de Mirabeau, qui m'accuse, a eu aussi une jeunesse fougueuse, et l'âge l'a si peu corrigé, qu'il a endommagé de deux millions le bien de sa femme et de ses enfans, en déclamant contre le luxe et les dettes; il a affiché scandaleusement des maîtresses, en déplorant la dépravation du

siècle. Cet homme, dont l'ame est trop haute pour s'abaisser aux affections vulgaires, a confiné dans un couvent une épouse qui lui a apporté cinquante mille livres de rentes; il lui a refusé sa subsistance et l'a harcelée, d'année en année, de lettres de cachet; il a persécuté tous ses enfans, une seule fille exceptée, qui a trouvé grace devant lui parce qu'elle s'est faite amie de sa maîtresse. Voilà ce que je dirais, et je demanderais où est le coupable de nous deux?

LE MARQUIS.

Vous auriez l'audace...

MIRABEAU.

Il arrive un instant où la patience se lasse, et la mienne est épuisée.

LE MARQUIS.

Avez-vous oublié que je suis votre père?

MIRABEAU.

Avez-vous jamais pensé que j'étais votre fils?

LE MARQUIS.

Air *de Vallace*.

Je sors, car la colère
Agite mes esprits:
Est-ce l'accueil qu'un père
Espérait de son fils?

MIRABEAU.

J'attends mon arrêt en silence;
Je sais que d'un nouveau malheur,
Toujours pour moi votre présence
Fut, hélas! le triste avant-coureur.

ENSEMBLE.

MIRABEAU.

Des coups du sort et du malheur,
Mon ame accepte la douleur;
Ne craignez rien: votre rigueur
Ne fera pas fléchir mon cœur.

LE MARQUIS.

Nous verrons, d'un nouveau malheur,
S'il supportera la douleur;
Je saurai bien, sous ma rigueur,
Faire fléchir enfin son cœur.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

MIRABEAU, *seul*, *puis* ANDRÉ.

Ai-je assez de tourmens ! Qu'est-ce encore ? une visite ?

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

MIRABEAU.

Je n'y suis pas.

ANDRÉ.

C'est impossible.

MIRABEAU.

Comment ?

ANDRÉ

C'est que la voici, cette visite. (*Un officier entre.*)

MIRABEAU.

Ah !... (*à l'officier.*) Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de vous recevoir ici ?

SCENE XV.

MIRABEAU, ANDRÉ, L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

Mille pardons, monsieur le comte, si je suis forcé d'exécuter les ordres que j'ai reçus.

MIRABEAU.

Qu'est-ce, monsieur ?

L'OFFICIER.

Il faut que vous veniez ce soir même habiter le fort de Joux.

MIRABEAU.

Ah ! (*à part.*) c'est encore un tour de mon père ! Il avait préparé tout cela. (*haut.*) Et si je refusais ?

L'OFFICIER.

Un peloton de grenadiers me suit.

MIRABEAU, *regardant par la fenêtre.*

C'est juste; vos ordres sont écrits trop lisiblement, monsieur, pour qu'on ne s'y conforme pas. Combien ai-je de temps pour faire mes préparatifs ?

L'OFFICIER.

J'ai l'ordre de vous emmener sur-le-champ.

MIRABEAU.

Et mes adieux dans cette maison ?...

L'OFFICIER.

Vous ne devez pas les faire.

MIRABEAU.

La sévérité de M. de Saint-Mauris m'étonne : ou plutôt quel soupçon...

ANDRÉ.

Comment ! partir tout de suite ?

MIRABEAU.

Au moins vous me permetrez de prendre mon chapeau ?

ANDRÉ.

Et moi, mon Rousseau ?

MIRABEAU.

Allons, André. (*Il sort.*)

ANDRÉ.

Allons, monsieur le comte. O bonté paternelle ! voilà de tes coups ! on voit bien que le marquis de Mirabeau a passé par-là. (*Au moment où il sort avec son maître, Saint-Mauris paraît au fond.*)

SCENE XVI.

SAINT-MAURIS, *seul.*

A merveille ! mes ordres s'exécutent sans bruit, et la conversation que j'ai eue avec M. le marquis de Mirabeau fera peser sur lui toute la rigueur de cette mesure... J'entends du bruit. (*allant à la fenêtre.*) Très bien ! Mirabeau s'éloigne. (*La nuit arrive.*) Ah ! madame de Monnier, vous donnez des rendez-vous... mais c'est moi que vous allez recevoir; et lorsque je serai dans votre appartement, maître de votre réputation, nous verrons si vous oserez encore me résister.

(*La nuit est tout-à-fait arrivée : Saint-Mauris se dirige vers l'appartement de Sophie.*)

Frappons !

(*Musique dans l'orchestre. Saint-Mauris arrive à la porte de madame de Monnier, et frappe, en disant tout bas :*)

Sophie ! c'est moi ! (*La porte s'ouvre.*)

SCENE XVII.

SAINT-MAURIS, M. DE MONNIER.

SAINT-MAURIS.

Je triomphe.

M. DE MONNIER, *un bougeoir à la main.*

Vous vous trompez, M. le comte, ce n'est pas par-là que l'on sort... C'est l'appartement de madame de Monnier.

SAINT-MAURIS, *surpris.*

Ah !...

(*Les portes du fond et latérales s'ouvrent à la fois, et livrent passage à des domestiques portant des flambeaux. Madame de Monnier entre par le fond.*)

M. DE MONNIER.

Voilà pourtant ce que c'est que de rester seul dans un salon quand la nuit est venue ; on ne sait plus comment sortir.

MADAME DE MONNIER.

Éclairez monsieur le comte.

M. DE MONNIER.

Une autre fois il faudra sonner pour avoir de la lumière.

FINAL.

AIR : *Final du deuxième acte de Claire d'Albe* (de M. Doche.)

ENSEMBLE.

CHOEUR GÉNÉRAL.

L'heure du repos nous appelle,
Voici le moment de partir :
(*à part.*)
D'une espérance criminelle
Un tel éclat doit le punir.

SAINT-MAURIS.

L'heure du repos nous appelle,
Voici le moment de partir :
(*à part.*)
Mais à la vengeance fidèle,
Mon courroux veille pour punir.

SAINT-MAURIS, *à madame de Monnier.*

Redoutez tout de ma colère.

MADAME DE MONNIER, *bas.*

Ah ! vous aurez pitié de lui !

LE MARQUIS DE MONNIER, *à part.*

Il n'est pas la dupe, j'espère,
Du sang-froid que j'affecte ici.

CHOEUR.

L'heure du repos nous appelle, etc.

(*A la fin du morceau deux domestiques et Adélaïde précèdent M. de Saint-Mauris qui salue madame Monnier et sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

1789.

Le théâtre représente un magasin de draps ; une porte au fond, à gauche, comptoir à droite, bureau et table avec cartons, livres, etc. Au-dessus de la porte est écrit en gros caractères : *Le comte de Mirabeau, marchand drapier.*

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, LÉON.

ANDRÉ.

En vérité, monsieur Léon, vous êtes d'une complaisance rare ;... toutefois ne me croyez pas votre dupe.

LÉON.

Comment, monsieur Badureau ?

ANDRÉ.

Si vous venez m'aider dans mes écritures, ce n'est pas pour mes beaux yeux, mais bien pour ceux de mademoiselle Gabrielle... vous êtes amoureux.

LÉON.

Quoi ! vous vous êtes aperçu...

ANDRÉ.

Oui, monsieur ; je me suis aperçu de tout, absolument de tout. Quand on a pâli trois ans sur la Nouvelle Héloïse, on peut se vanter de se connaître en passion... allez... allez... monsieur, fiez-vous à moi, et un peu à mademoiselle Gabrielle, mais pas trop, car la femme est un être fantasque, capricieux, et... (*Bruit d'instrumens, un charivari.*)

LÉON.

Mais quel est ce bruit ?

ANDRÉ.

Ne faites pas attention, c'est une sérénade que l'on donne au comte de Nanville pour la croix de Saint-Louis que le ministre vient de lui envoyer.

LÉON.

Qu'est-ce que vous dites donc ? une sérénade... c'est un charivari.

ANDRÉ.

Eh bien ! qu'est-ce que je vous annonçais ?

LÉON.

C'est comme cela que l'on fête les décorés de cette année... Oh! la croix a bien perdu de sa valeur. A qui la faute? On l'a prodiguée pour pousser aux élections des bailliages, et l'on recueille ainsi ce que l'on a semé.

AIR : *Restez.*

Si l'on donnait des sérénades
Aux gens décorés autrefois,
C'est que de ces vieux camarades,
Le peuple, appréciant les droits,
Aimait à leur voir cette croix.
Mais quand des ministres malades
La jettent sur tous les habits,
C'est justice qu'aux sérénades
Succèdent les charivaris.

ANDRÉ.

Il y a seize ans, le peuple n'aurait pas osé se conduire ainsi. Et dire que tous le grands hommes qui ont préparé cette glorieuse époque sont morts!... M. Rousseau, surtout, le grand, l'immortel Rousseau... Il est mort... Heureusement j'ai de ses cheveux.

LÉON.

Il était chauve.

ANDRÉ.

Oh! vous êtes sûr qu'il était chauve? Le grand Rousseau était chauve? Alors c'est de sa perruque... C'est donc comme la fameuse canne de M. de Voltaire? On en a au moins vendu quatre-vingt, et tout le monde a la véritable.

LÉON.

C'est la foi qui nous sauve.

ANDRÉ.

Quand je pense qu'autrefois on me riait au nez parce que j'avais mon idée; et mon idée à moi, monsieur, c'est la république... Nous y arriverons.

LÉON.

J'espère bien que non.

ANDRÉ.

Parce que vous êtes comme les autres. Vous vous figurez un républicain avec une tête de hyène. Regardez-moi : Est-ce que j'ai quelque chose de féroce dans la figure?

LÉON.

Non.

ANDRÉ.

Eh bien!... nous commençons l'année 1789, dans quatre ans pouvez-vous me dire ce que nous serons, ce que je serai?...

LÉON.

Parbleu! vous serez...

ANDRÉ.

Oh! moi, je serai ce que je suis depuis la mort de M. de Monnier, arrivée en 1775, le mari d'Adélaïde Pochet... Une fameuse bêtise que j'ai été faire là;... et pourquoi?... pour avoir la paix; voilà tout. Ces femmes sont toujours si pressées de se marier... Nous devions nous unir au légitime, en même temps que M. de Mirabeau et madame de Monnier. M. de Monnier est mort, bien; mais madame de Mirabeau, elle vit toujours... Enfin, Adélaïde m'a tant tourmenté...

LÉON.

Et puis, vous l'aimiez beaucoup?

ANDRÉ.

Oui, à mes momens de loisir, et je n'en avais jamais... enfin, ce qui est fait est fait... Seulement c'est une chose à remarquer, combien le mariage change le caractère des femmes; c'est du tout au tout. Pensez-y.

LÉON.

Oh! si j'obtenais la main de mademoiselle de Monnier...

ANDRÉ.

Ça vous irait assez; je le crois bien : une jeune personne de quinze ans, jolie comme les amours, et avec ça 200,000 livres de dot, ce qui ne nuit pas à la beauté, au contraire.

ADÉLAÏDE, *en dehors.*

André, André!

ANDRÉ.

Ah! voilà ma femme éveillée. Ca m'étonnait aussi qu'elle n'eût pas encore parlé! Je me disais : elle dort, c'est sûr.

ADÉLAÏDE.

M. Badureau, M Badureau!

ANDRÉ.

Hein? quel petit ton aimable!

LÉON, *à part.*

Si je pouvais parler à Gabrielle!

SCENE II.

LES MÊMES, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! est-ce que vous n'entendez pas qu'on vous appelle? Pourquoi ne répondez-vous pas?

ANDRÉ.

Ma chère amie, je vas te dire, c'est que...

ADÉLAÏDE.

C'est que... c'est que... M. le comte est sorti, il va rentrer et son appartement n'est pas fait.

ANDRÉ.

J'étais seul au magasin, je ne pouvais pas quitter.

ADÉLAÏDE.

Toujours des prétextes... vous ne manquez pas de grands mots pour faire excuser votre paresse... beau parleur.

ANDRÉ.

Eh! dame, il fut un temps...

ADÉLAÏDE.

Je vous conseille de vous vanter.

ANDRÉ.

Au fait, tu dois me connaître.

ADÉLAÏDE.

Que trop pour mon malheur... et si c'était à recommencer...

ANDRÉ.

Adélaïde, vous ne dites pas ce que vous pensez.

ADÉLAÏDE.

Allons, voyons, laissez-moi tranquille.

ANDRÉ.

Dieu! comme tu es gentille et douce ce matin!... voilà un bonnet qui te va, oh! mais qui te va...

ADÉLAÏDE.

Je ne vous demande pas si je suis laide ou jolie, si ma toilette est bien ou mal... je vous dis de me montrer les talons et d'aller à votre devoir.

BADUREAU.

Eh bien! mais on y va... on y va... au revoir, monsieur Léon. (*bas.*) Vous voyez, j'ai beau faire l'aimable et chercher le bon côté, c'est tout comme si...

(*Il sort en fredonnant un air d'opéra.*)

SCENE III.

ADÉLAIDE, LÉON.

ADÉLAÏDE.

Je vous demande mille pardons, monsieur Léon, d'avoir montré devant vous cette vivacité... mais M. Badureau...

LÉON.

Je n'ai fait aucune attention à ce que vous avez dit à M. André, j'étais trop occupé de vous, pour écouter cette conversation. (*à part.*) La gouvernante de Gabrielle, il faut la ménager.

SCENE IV.

LES MÊMES, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Adélaïde, maman vous demande.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Dieu! que c'est ennuyeux d'être dérangée comme cela! (*haut.*) J'y vais, mademoiselle.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

GABRIELLE, LÉON.

GABRIELLE.

Vous ici, monsieur Léon? ah! vous manquez à nos conventions.

LÉON.

Faut-il renoncer à vous voir?

(*Sophie paraît dans le fond.*)

GABRIELLE.

Mais...

LÉON.

Est-ce un crime de vous aimer?

GABRIELLE.

C'est une faute d'avoir un secret pour sa mère; je le sens, car je ne suis pas contente de moi.

SOPHIE, *à part.*

Chère enfant!

LÉON.

Ciel! madame de Monnier!

GABRIELLE.

Ma mère!

SOPHIE, *à part.*

Ayons pitié de leur embarras.

SCENE VI.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE.

Vous étiez ici depuis long-temps, monsieur Léon?

LÉON.

Non madame, j'arrive : je venais...

SOPHIE.

Voir M. de Mirabeau... je crains que, dans cet instant...

LÉON.

L'affaire dont j'ai à l'entretenir peut se remettre : d'ailleurs l'heure m'appelle au palais, et...

SOPHIE.

Est-ce que nous ne verrons pas monsieur votre oncle, aujourd'hui?

LÉON.

Pardon, madame, je pense qu'il aura cet honneur.

(*Léon sort.*)

SCENE VII.

SOPHIE, GABRIELLE.

SOPHIE.

C'est un bien aimable jeune homme que M. Léon de Lisle, n'est-ce pas, ma fille?

GABRIELLE.

Mais, ma mère, tu peux mieux juger que moi...

SOPHIE.

Crois-tu?... Son oncle, officier du génie, homme de goût et de science, artiste distingué, est généralement estimé; et son neveu...

GABRIELLE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Oh! ma mère!

SOPHIE.

Eh bien! mon enfant, qu'as-tu donc?

GABRIELLE.

C'est que je suis bien embarrassée...

SOPHIE.

Avec moi?...

GABRIELLE.

Tiens, maman; aussi bien, ça ne pourrait durer plus longtemps... j'ai une confidence à te faire.

SOPHIE.

Quelque bagatelle que tu désires? tu peux parler.

GABRIELLE.

Sans doute il faut parler... Si tu étais assez bonne pour deviner.

SOPHIE.

Quoi?

GABRIELLE.

Comment! tu ne...

SOPHIE.

Non.

GABRIELLE.

Ce jeune homme, dont l'oncle est un artiste distingué, un officier du génie...

SOPHIE.

Qui donc?

GABRIELLE.

Eh mais! M. Léon...

SOPHIE.

Eh bien?

GABRIELLE.

Eh bien! maman, il m'aime; il me l'a dit.

SOPHIE.

Et toi?

GABRIELLE.

Ah! moi... ici arrive la confidence que j'ai à te faire... c'est le plus difficile.

AIR *de M. Doche.*

Bien long-temps sévère,
J'avais su, ma mère,
D'un pareil mystère
Fuir les doux aveux :
Oui, mais sa souffrance
Fléchit ma prudence.
J'eus tort, je le pense,
D'écouter ses veux;
Mais il fit entendre
Une voix si tendre,
Que, sans me défendre,
J'engageai ma foi.
Jusqu'alors sincère,
Gronde-moi, ma mère,
D'avoir pu me taire;
Mais pardonne-moi.
De l'amour qui m'agite, hélas! je n'attends rien,
Et pourtant cet amour me fait du bien.

SOPHIE.

Même air.

Douce et confiante,
Ton ame innocente,
D'un mal qui tourmente,
Ressent les doux feux.
Si de ce mystère,
Ton cœur, moins sincère,
Avait, à ta mère,
Caché les aveux;
J'aurais dû, ma chère,

Rigide et sévère,
Montrer ma colère,
Mais tu viens parler.
Devant ta franchise,
Aussi ma devise,
Mon courroux se brise,
Et loin de trembler
De l'aveu qui t'échappe, enfant, ah! ne crains rien;
Car le cœur d'une mère entend le tien.

GABRIELLE, *essuyant ses pleurs.*

Et moi qui tremblais de parler!

SOPHIE.

T'ai-je appris à craindre ta mère?

GABRIELLE.

Toujours à l'aimer... Eh bien! je l'avoue, je redoutais de rencontrer un juge sévère...

SOPHIE.

Où tu ne verras jamais que la plus tendre amie.

GABRIELLE.

Oh! que je suis coupable!

SOPHIE.

Chagrins, plaisirs, secrets, dis tout à celle qui ne vit que pour ton bonheur. Tu la trouveras toujours prête à sourire de ta félicité, à essuyer tes pleurs, si, comme dans ce moment... Allons, cache vite ces larmes, enfant : il n'aurait qu'à te trouver moins jolie...

GABRIELLE.

Qui donc?

SOPHIE.

Le neveu de l'offficier du génie, de l'artiste distingué...

GABRIELLE.

Ah! maman, tu te moques de moi.

SOPHIE, *en l'embrassant.*

Je te punis.

GABRIELLE.

J'aurais donc bien fait de commencer par tout te dire.

SOPHIE.

Oui. Eh bien! mademoiselle, pourquoi ces cheveux tombent-ils? remontez dans votre chambre, tout de suite, et arrangez-moi cette coiffure : quand il reviendra tantôt, je veux qu'il vous trouve éblouissante de beauté; car, qui sait? j'aurai peut-être de bonnes nouvelles à vous donner.

GABRIELLE.

J'y cours, maman. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

SOPHIE, *seule.*

Chère enfant, c'est à moi de guider cette ame innocente et pure ; je dois lui éviter surtout les tourmens qui ont dévoré mon existence : Léon est d'un rang peut-être au-dessous du nôtre... que dis-je? est-ce bien à l'associé d'un marchand de draps qu'il appartient de parler de rang, de distance! Qu'elle soit heureuse! le reste n'est que chimère.

AIR *d'Yelva.*

Hélas! ces biens que le hasard dispense,
Ce rang auquel on attache un tel prix,
Qu'amènent-ils, si ce n'est la souffrance?
A cet enfant sauvons quelques ennuis ;
Offrons l'espoir à son ame rêveuse,
Surtout, loin d'elle écartons la douleur :
Ah! j'oublirai que je fus malheureuse,
Si pour toujours j'assure son bonheur.

Monsieur de Lisle viendra aujourd'hui, m'a dit son neveu : nous verrons... ; et si Mirabeau pense comme moi à l'égard de Léon...

SCENE IX.

SOPHIE, MIRABEAU.

MIRABEAU.

Déjà levée, Sophie?

SOPHIE.

Et vous, mon ami, vous êtes déjà sorti?

MIRABEAU.

Quand on quête les suffrages du peuple, il faut remplir scrupuleusement toutes les conditions de solliciteur. J'étais allé chez de Lisle pour savoir s'il avait des nouvelles ; il était sorti pour moi... L'influence qu'il exerce sur la population de Marseille est aujourd'hui mon seul espoir.

SOPHIE.

C'est un ami bien dévoué que M. de Lisle.

MIRABEAU.

C'est un excellent homme.

SOPHIE.

Et son neveu aussi?

MIRABEAU.

Sophie, je te vois venir : tu vas me parler de l'amour de Léon pour Gabrielle...

SOPHIE.

Eh bien! ce jeune homme...

MIRABEAU.

Est charmant, plein d'esprit : mais il n'a point d'état.

SOPHIE.

Il s'en fera un.

MIRABEAU.

De fortune.

SOPHIE.

Gabrielle est riche.

MIRABEAU.

Pas de nom.

SOPHIE.

L'homme qui s'apprête à être le mandataire du peuple doit-il s'occuper de la naissance?

MIRABEAU.

Non, sans doute; j'exècre cette caste, et je ne sais quoi me pousse toujours vers elle. Je ne peux pas oublier que j'en sors... Ah! comme l'a si bien dit le Béarnais : On a beau faire, la caque... Mais il existe un autre homme qui aspire à la main de notre fille...

SOPHIE.

Qui donc?

MIRABEAU.

Le vicomte de Nanville. Position dans le monde, rang, fortune, naissance, il réunit tous les avantages.

SOPHIE.

Mais Gabrielle ne l'aime pas.

MIRABEAU.

Est-ce qu'elle aime Léon?

SOPHIE.

Sans doute.

MIRABEAU.

Folie! erreur d'imagination! sa petite tête travaille; qu'elle ne le voie plus pendant huit jours, et elle l'oubliera.

SOPHIE.

Mirabeau, ce n'est pas une mère que l'on abuse... cet amour est profond et sincère.

MIRABEAU.

Un amour vrai dans un cœur de quinze ans!

SOPHIE.

Je n'en avais pas beaucoup plus quand je vous écoutai.

MIRABEAU.

Ah! Sophie, quels souvenirs tu me rappelles!

SOPHIE.

Eh bien! que ce souvenir agisse sur toi! qu'il te ramène vers ces temps heureux où tu m'entretenais de tes sentimens, où mon cœur, trop faible pour te résister, s'enorgueillissait d'é-

couter ton amour... Alors, des liens puissans, des liens sacrés nous séparaient l'un de l'autre... Quels étaient nos projets de bonheur et d'avenir! Tes droits sur cette enfant sont aussi saints que les miens, et quand elle est là tremblante d'espoir et d'amour, quand d'un mot nous pouvons la donner à celui qui doit réaliser le rêve de sa vie, la jeterons-nous dans les bras d'un homme qu'elle n'aime pas et que ce choix lui rendrait odieux?

MIRABEAU.

Non, sans doute; mais auparavant il faut s'assurer...

SOPHIE.

Mirabeau, ton cœur a bien changé.

MIRABEAU.

Il est toujours le même pour Sophie.

SOPHIE.

Est-ce donc ma fille qui seule aurait à s'en plaindre?

MIRABEAU.

Oh!... quelle pensée!

SCENE X.

LES MÊMES, SAINT-MAURIS.

SAINT-MAURIS, *dans le fond.*

Toujours ensemble! toujours unis!

MIRABEAU.

Monsieur désire quelque chose...? (*le reconnaissant.*) Monsieur de Saint-Mauris!

SOPHIE.

Monsieur de Saint-Mauris! (*à part.*) Je tremble... Mon ami, du calme.

SAINT-MAURIS.

J'ai besoin de drap d'uniforme et j'ai pensé, monsieur, que votre magasin...

MIRABEAU.

Nous allons voir, monsieur, si j'ai ce qu'il vous faut.

SOPHIE.

Je vais appeler André.

MIRABEAU.

Pourquoi donc? Je suis sûr que monsieur ne sera pas fâché d'être servi par moi. C'est du drap...

SAINT-MAURIS.

Du drap bleu... pour un uniforme de maréchal-de-camp.

MIRABEAU, *à part.*

Lui, général! pauvre France!... (*haut.*) Il faut à monsieur tout ce qu'il y a de plus beau... (*déployant des étoffes.*) Que pensez-vous de celui-ci?

SAINT-MAURIS.

Dur à la main.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

MIRABEAU.

L'écorce en est un peu rude... c'est bon pour le peuple : aux gens de qualité il faut du souple... Ceci, monsieur...

SAINT-MAURIS.

La couleur est un peu claire .. (*à part,*) Encore si elle était seule!...

MIRABEAU.

Et cette pièce?... le drap est superbe, c'est couleur homme de cour.

SAINT-MAURIS.

Pourquoi cette dénomination?

MIRABEAU.

Oh! plaisanterie de marchand; c'est que ce drap a plusieurs nuances.

SAINT-MAURIS.

Vous déployez toutes ces étoffes avec une aisance...

MIRABEAU.

Quand on a pris un état, il faut le bien faire ou ne pas s'en mêler.

SAINT-MAURIS.

Et on ne peut y être plus habile... c'est une justice à vous rendre.

MIRABEAU.

Vous êtes bien bon.

SAINT-MAURIS.

Vous auriez été marchand toute votre vie, qu'en vérité vous ne pourriez faire mieux... on voit que le commerce chez vous est une vocation.

MIRABEAU.

Et il y a bien des militaires qui ne pourraient pas en dire autant de leur état; n'est-ce pas, monsieur?

SAINT-MAURIS.

J'espère que vous ne mettez pas sur la même ligne le marchand et le soldat?

MIRABEAU.

Pourquoi donc, monsieur?

SOPHIE, *d'un ton suppliant.*

Mirabeau... de grace!...

MIRABEAU.

AIR *du grand Frédéric.*

Le preux guerrier, le riche commerçant
Sont, tous les deux, l'honneur de la patrie :
A son pays l'un donne son argent,
Dans les combats l'autre expose sa vie.
Tous deux brillent de leur éclat ;

Chacun a sa part des alarmes :
Entre eux c'est un noble débat,
Et l'or de l'un soutient l'État
Que l'autre illustre par ses armes.

SAINT-MAURIS.

Est-ce à un homme de votre naissance qu'il appartient de tenir un semblable langage ?

MIRABEAU.

Ah ! vous voulez donc que je vous reconnaisse, monsieur?

SOPHIE.

Mirabeau, au nom du ciel !

MIRABEAU.

Par considération pour madame, à qui je dois tout mon bonheur et qui tremble qu'une querelle ne s'engage entre nous, je sacrifiais et mon indignation et ma soif de vengeance. J'oubliais jusqu'au motif qui vous a conduit en ces lieux, et vous auriez pu vous éloigner sans avoir rien à redouter de ma colère. Mais c'est vous qui me rappelez que je suis le comte de Mirabeau ; je vois en vous le comte de Saint-Mauris, mon geôlier du fort de Joux, l'homme auquel j'ai demandé en vain réparation de ses lâches calomnies...

SAINT MAURIS.

Monsieur !

MIRABEAU.

Il y a seize ans, vous avez fait couler les larmes de cette femme adorable... ces larmes sont là, monsieur, (*frappant sa poitrine.*) elles attendaient le jour de la vengeance... Il luit enfin ce jour heureux, et vous ne m'échapperez pas aujourd'hui, je l'espère.

SAINT-MAURIS.

Tant d'arrogance...

SOPHIE.

Mon ami, vous ne vous battrez pas : songez à moi, à Gabrielle.

MIRABEAU, *à Saint-Mauris.*

Vous n'êtes plus ici l'homme du roi ; vous ne vous cacherez plus derrière ce titre sacré : citoyen comme moi, je vous appelle au combat... Marchons.

SAINT-MAURIS.

Depuis quand un marchand est-il l'égal d'un noble ?

MIRABEAU.

Ah ! c'est un noble qu'il te faut ? Eh bien ! je suis comte : mon épée n'est pas brisée ; elle fut solennellement déposée entre les mains des juges ; je cours la reprendre.

SAINT-MAURIS.

Pour toujours ?

MIRABEAU.

Quand je t'aurai tué, qu'importe l'usage que j'en ferai ?

SOPHIE.

Arrêtez !

MIRABEAU.

Tu ne réponds pas... tu refuses le combat ?

AIR : *du vaudeville des Frères de lait.*

Se peut-il bien qu'une semblable tache
Vienne ternir l'éclat d'un vieux blason !
Quoi ! tes aïeux, de toi n'ont fait qu'un lâche ?
Mais réponds-moi, par pitié, réponds donc :
Flétriras-tu l'honneur de ta maison ?
Il reste là !... Dans sa lâche indolence
Il essuirait le dernier des affronts !
Les voilà ces gens de naissance,
Ils n'ont de noble que leurs noms.

SAINT-MAURIS.

Ces insultes partent de trop bas pour m'atteindre.

MIRABEAU.

De trob bas ! et qui êtes-vous donc pour parler ainsi ?

SAINT-MAURIS.

Ce que je suis ? vous ne le saurez que trop tôt pour votre ambition. Vous espérez les suffrages des électeurs d'Aix, et c'est moi qu'ils nommeront.

SCENE XI.

LES MÊMES, DE LISLE.

DE LISLE, *qui a entendu les derniers mots de Saint-Mauris.*

Oh ! ne vous flattez pas d'avance du succès.

SOPHIE.

Monsieur de Lisle !

DE LISLE.

Moi-même, belle dame.

MIRABEAU.

Venez, mon ami, venez.

DE LISLE.

Vous avez quelque chose à me dire ?

MIRABEAU.

Non : mais pour calmer mon indignation, j'ai besoin de voir un homme d'honneur.

SAINT-MAURIS.

Monsieur...

MIRABEAU.

Je l'appelle au combat, et il refuse.

DE LISLE.

Un général !

MIRABEAU.

Lui? non. C'est un courtisan, sur le dos duquel on a jeté une paire d'épaulettes étoilées.

DE LITLE.

Et vous croyez, monsieur, que des électeurs...

SAINT-MAURIS.

J'ai fait ma profession de foi.

DE LISLE.

Oui, comme tous les gens de votre espèce; mais nous ne souffrirons pas que la bonne foi des habitans de Marseille soit surprise par vous.

AIR *du Château perdu.*

Nous croyez-vous dupes de vos grimaces?
Vous voudriez, hommes méticuleux,
Gorgés d'honneurs, de cordons et de places,
De tant d'abus garder le prix honteux.
Il n'est plus temps; la lutte est engagée,
Finissons-en, car ce n'est pas un jeu :
Lorsqu'en deux camps la France est partagée,
Gare à celui qui se place au milieu.

SAINT-MAURIS.

Ces déclarations furibondes échoueront devant le bon sens des électeurs.

DE LISLE.

C'est ce que nous verrons.

MIRABEAU.

Ta vie ou la mienne au premier coup de dé... acceptes-tu l'épreuve?

SOPHIE.

Oh! mon ami! que dites-vous?

DE LISLE, *à Mirabeau.*

Je serai votre témoin.

SAINT-MAURIS.

Quittez le commerce, reprenez votre épée, et je verrai si, oubliant le passé, je puis consentir à me commettre avec vous.

MIRABEAU, *saisissant une aune.*

Sors donc, misérable!

SOPHIE.

Ah! grace, grace pour lui!

DE LISLE.

Mirabeau! par amitié pour moi, par respect pour le grade dont il est revêtu...

MIRABEAU.

Vous avez raison... j'ai été trop loin... retirez-vous, monsieur.

SAINT-MAURIS.

Oui, je sors, mais voyez désormais en moi votre ennemi le plus acharné, car j'ai deux affronts à venger. (*Il sort.*)

DE LISLE.

Mon ami, avec des adversaires tels que ceux qui nous sont opposés, les instans sont précieux; peut-être l'élection sera-t-elle le prix de la course... mais j'espère que nous l'emporterons, à moins que la corruption ne s'en mêle, car, sous ce rapport, nos ennemis sont plus habiles que nous... Je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XII.

SOPHIE, MIRABEAU.

MIRABEAU.

Il ne fallait rien moins que sa présence pour me rendre à la raison.

SOPHIE.

Cette discussion t'a fait du mal.

MIRABEAU.

Elle a redoublé mon énergie! Ah! si le tiers-état me nomme député : noblesse, clergé, tremblez de me voir paraître à la tribune. (*se frappant le front.*) Il y a là de quoi faire vingt orateurs! Ma nomination tuerait le despotisme et ferait jaillir la liberté. Il ne s'agit, pour me servir de la belle expression de Cicéron, que de rassembler cette forêt de choses éparses, confuses, qui, une fois réunies, doivent étonner le monde, et ébranler la société jusque dans ses bases... Quelque chose me dit là que le nom de Mirabeau est immortel... Ciel! mon père!

SOPHIE.

M. le marquis de Mirabeau!

MIRABEAU.

Sophie, veuillez nous laisser.

LE MARQUIS.

Je n'ai rien à vous dire, monsieur le comte, que madame ne puisse entendre... un père peut, dans l'épanchement d'un entretien familier, blâmer ce qu'il croit être un tort, mais le marquis de Mirabeau, en présence de madame de Monnier, n'a que des hommages et des respects à lui offrir.

SOPHIE.

Je n'en doute pas, monsieur, et je vous en remercie; mais je craindrais de vous gêner. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, MIRABEAU.

LE MARQUIS, *arrêtant le comte qui lui avance un fauteuil.*

Je parlerai debout; nous voici de nouveau en présence, monsieur, ce sont encore des reproches que j'ai à vous adresser.

MIRABEAU

A moi ?...

LE MARQUIS.

Dans quel lieu vous trouvé-je?

MIRABEAU.

Dans une ville célèbre par son commerce et demandant à une honorable profession une fortune dont vous m'avez injustement privé. Le rôle de chevalier d'industrie ne me convenait pas; j'ai préféré être un bon marchand.

LE MARQUIS.

Cette profession ne serait-elle pas plutôt un prétexte qui sert à masquer votre ambition?

MIRABEAU.

Moi ambitieux!

LE MARQUIS.

Certain que les suffrages de la noblesse ne vous porteraient pas aux états-généraux, vous flattez le parti populaire. Impatient de célébrité, vous la demandez au tiers-état.

MIRABEAU.

Et quand cela sera vrai, ce choix ne nous honorerait-il pas tous deux. Le peuple trouverait-il beaucoup de défenseurs pour soutenir sa cause avec plus d'énergie?

LE MARQUIS.

Ah! si les lois n'avaient pas perdu de leur force...

MIRABEAU.

Vous m'auriez déjà entouré d'espions, forcé de fuir, comme par le passé, sur un territoire étranger que vos émissaires n'auraient pas respecté; et, grace à eux, plongé de nouveau dans l'horreur d'un cachot...

LE MARQUIS.

Pourquoi cessez-vous de vous montrer digne de votre nom?

MIRABEAU.

Mon nom, qu'a-t-il de si célèbre?

LE MARQUIS.

Et si je vous défendais de le porter?

MIRABEAU.

Eh mon Dieu! reprenez-le, si vous y tenez tant; quel que soit celui que j'adopte avec les idées qui fermentent aujourd'hui et que je développerai bientôt, je l'espère, il n'existera pas un homme qui ne soit fier de le porter.

LE MARQUIS.

Mais que voulez-vous ?

MIRABEAU.

La liberté.

LE MARQUIS.

La liberté pour le peuple?

MIRABEAU.

La liberté pour tous : l'égalité devant la loi, une juste répartition des charges de l'Etat, l'abolition de la corvée, de la dîme...

LE MARQUIS.

Vous prétendez que la noblesse paye des impôts ?

MIRABEAU.

Puisque l'Etat s'est obéré, parce qu'elle a puisé si largement dans le trésor, il y a justice de l'obliger à concourir pour combler le déficit.

LE MARQUIS.

Nous n'y consentirons jamais.

MIRABEAU.

Le droit est pour nous, et nous vous y amènerons.

LE MARQUIS.

Vous vous chargerez peut-être de nous convaincre ?

MIRABEAU.

Nous ferons des lois, il faudra bien que tout le monde s'y soumette.

LE MARQUIS.

Aurez-vous le roi pour vous?

MIRABEAU.

Sans doute ; car le roi ne veut que le bonheur de la France.

LE MARQUIS.

Mais son ministère ?

MIRABEAU.

Comme tout ministère désavoué par l'opinion, il tombera.

LE MARQUIS.

La volonté du prince l'a fait monter au pouvoir.

MIRABEAU.

La raison du peuple l'en fera descendre.

LE MARQUIS.

Pur sophisme !.. D'ailleurs, quand nous en serons là...

MIRABEAU.

Prenez-y garde... ne jouez pas avec le feu. La France dort sur un volcan, ne la réveillez pas.

LE MARQUIS.

Le roi a de nombreux soutiens.

MIRABEAU.

Et qui songe à l'attaquer? Il changera de ministres et tout sera dit.

LE MARQUIS.

Il ne le fera pas... Il appellera autour de lui sa fidèle noblesse.

MIRABEAU.

Ah! puisse ce jour ne jamais arriver!

LE MARQUIS.

Vous le craignez?

MIRABEAU.

Pour le roi; car ce jour-là il se trouverait tout seul.

LE MARQUIS.

Et c'est mon fils qui parle ainsi!

MIRABEAU.

Eh! mon Dieu! je sais trop bien l'apprécier cette noblesse. Je lui appartiens encore par mes vices.

LE MARQUIS.

Et vous appartenez peut-être au peuple par vos vertus.

MIRABEAU.

Oh! non, il vaut mieux que moi, c'est une justice à lui rendre...

SCENE XIV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

MIRABEAU.

Que demandez-vous?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, mon maître m'envoie chercher les coupons qu'il a fait acheter hier ici.

MIRABEAU.

Vous êtes à M. le prince de Beauvau?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

MIRABEAU.

Vous permettez, mon père, il faut bien que je fasse mon métier... André!

ANDRÉ, *entrant.*

Monsieur!...

SCENE XV.

LES MÊMES, ANDRÉ.

MIRABEAU.

Remettez à monsieur les achats faits chez moi pour M. le prince de Beauvau.

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

MIRABEAU.

La facture est-elle prête?

ANDRÉ.

La voici.

MIRABEAU.

Voyons... (*haussant les épaules.*) Mais ce n'est pas cela. (*Il la déchire.*) Ecrivez! (*au domestique.*) Ce sera l'affaire d'un instant.

LE DOMESTIQUE.

Je suis aux ordres de monsieur.

MIRABEAU, *dictant à André.*

Vendu à M. le prince de Beauvau, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi, gouverneur et lieutenant-général pour sa majesté des Etats de Provence.

ANDRÉ.

De Provence...

MIRABEAU.

Par le comte de Mirabeau, marchand de draps... chacun ses titres.

LE MARQUIS, *à part.*

Que de bassesse!

MIRABEAU, *à André.*

Maintenant ajoutez le détail... Est-ce fait?

ANDRÉ.

Oui, monsieur...

MIRABEAU.

Donnez, que je signe. (*au domestique.*) Voilà la marchandise et la facture.

LE DOMESTIQUE.

Je vous remercie, monsieur.

(*Il salue Mirabeau, qui lui rend son salut, et sort.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, *hors* LE DOMESTIQUE.

MIRABEAU, *à André.*

Il n'était venu personne me demander, ce matin?

ANDRÉ.

Pardon, monsieur, cet officier du génie, M. de Lisle.

MIRABEAU.

Ensuite?

ANDRÉ.

Ce monsieur... ah! mon Dieu! le mari de madame Delacour, comment l'appelez-vous?

MIRABEAU.

Mais je l'appelle M. Delacour.

ANDRÉ.

Tiens, au fait, c'est juste : c'est drôle, je ne peux jamais me rappeler son nom; je ne le connais que par sa femme... ça se voit. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

MIRABEAU, LE MARQUIS.

MIRABEAU.

Vous avez dû vous impatienter, monsieur, de cette interruption ; mais dans mon état...

LE MARQUIS.

Suis-je assez avili! Grace à vous, je ne puis plus reparaître dans le monde. Ce soir le prince de Beauvau reçoit : irai-je montrer à cette assemblée le père de son marchand de draps?

MIRABEAU.

Et pourquoi pas?

LE MARQUIS.

Enfin, monsieur, voulez-vous recouvrer un rang, une fortune dans le monde ?

MIRABEAU.

Est-ce au prix d'une bassesse ?

LE MARQUIS.

La cour ne se dissimule pas tout ce que peut faire votre tête ardente.

MIRABEAU.

Elle veut acheter ma conscience; et c'est vous, mon père, qui êtes chargé de la marchander!

LE MARQUIS.

Vous avez soif de la tribune? Eh bien! votre frère est porté par la noblesse aux États-Généraux, disposez de ses voix.

MIRABEAU.

Moi, prisonnier d'État sous le despotisme, moi, méprisé jusqu'à ce jour par la noblesse, je deviendrais son député! Les nobles m'ont jeté dans le peuple, je mourrai homme du peuple.

LE MARQUIS.

Croyez-vous donc, brouillon populaire, tribun de carrefour, que l'on ne vous arrêtera pas dans vos projets.

MIRABEAU.

Malheur à qui oserait y songer!

LE MARQUIS.

Vous voulez incendier votre patrie.

MIRABEAU.

Je veux la régénérer.

LE MARQUIS.

Eh bien! si le peuple vous nomme, que l'infamie, que la

honte retombent sur ceux qui les auront provoquées! Allez armer la populace! nous appellerons l'Europe.

MIRABEAU.

Vous?

LE MARQUIS.

Mieux vaut l'étranger chez nous, pour étouffer la rébellion, que de périr victime des fureurs populaires.

MIRABEAU.

Ah! gardez-vous de concevoir ce projet parricide.

LE MARQUIS.

La crainte vous saisit donc enfin?

MIRABEAU.

Moi! craindre... Oh! vous ne connaissez pas la France.

LE MARQUIS.

Et que fera-t-elle contre les forces réunies de tous les rois?

AIR : *Des devoirs de la chevalerie.*

Si leurs soldats, couverts de cicatrices,
Marchent sur vous?

MIRABEAU.

Nous leur opposerons
Des paysans, de nouvelles milices.

LE MARQUIS, *avec mépris.*

A peine armés de fourches, de bâtons.

MIRABEAU.

Si ce n'est rien pour des masses paisibles,
Lorsque le joug pèse au peuple agité :
Ces armes-là sont des armes terribles
Aux mains de qui marche à la liberté.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! puisque vous le voulez, la guerre!

MIRABEAU.

La guerre soit, et que Dieu nous juge.

(*Le marquis sort.*)

SCENE XVIII.

MIRABEAU, *seul.*

Ils veulent acheter ma conscience! Moi, victime du régime absolu, le défendre à la tribune! Non, non, ma place est dans le peuple. Mandataire de cette cause sacrée, ce sont les deux autres ordres que je traduirai à la barre, que j'écraserai du poids terrible de mes accusations. Ils craignent mon éloquence; ils la subiront, cependant.

SCENE XIX.

MIRABEAU, SOPHIE.

MIRABEAU.

Ah! c'est toi, Sophie.

SOPHIE.

Comme tu as l'air ému, agité !

MIRABEAU.

Les visites de mon père ne m'ont jamais apporté ni calme ni consolation.

SOPHIE.

Il t'a parlé de moi?

MIRABEAU.

Un seul mot... mais ta présence suffit pour ramener la paix dans mon ame.

SCENE XX.

LES MÊMES, LÉON, ANDRÉ, ADÉLAIDE, GABRIELLE, HABITANS DE MARSEILLE.

CHOEUR.

AIR *du Barbier châtelain.*

Quand une ville, en son libre suffrage,
D'un homme pur a su faire le choix,
C'est un devoir de venir rendre hommage
Au député qui défendra nos droits.

MIRABEAU.

Qu'entends-je?

LÉON.

Les électeurs de Marseille vous appellent aux états-généraux, et c'est moi, monsieur, moi qu'ils ont ainsi que vous, honoré de leurs suffrages, qui suis chargé de vous apporter ce titre glorieux... Aix vous a nommé également, et voici votre double mandat.

MIRABEAU.

Je suis nommé. Ah! ma tête est brûlante! Je me crois déjà à la tribune! Messieurs, j'accepte la mission que vous me confiez... Monsieur Léon, mon nouveau collègue, vous seconderez mes efforts, vous défendrez comme moi la cause sacrée du peuple et voilà (*montrant Gabrielle.*) quelle sera votre récompense.

LÉON.

Ah! monsieur!

GABRIELLE, *à Sophie.*

Bonne mère!

SOPHIE.

Ne t'avais-je pas promis d'excellentes nouvelles?

MIRABEAU.

Demain, nous partirons tous... André, vous me suivrez.

ANDRÉ.

Oui, monsieur le comte. (*à part.*) Je verrai Paris... J'entendrai parler de mes chers philosophes!

(*Musique dans l'orchestre jusqu'à la fin de la pièce.*)

MIRABEAU, *aux electeurs.*

Ma vie privée est terminée... ma vie politique commence... Avant peu de temps, messieurs, vous entendrez parler de moi, et vous jugerez si je suis digne de l'honneur que vous m'accordez... Une réforme juste, des concessions sages, voilà ce que nous voulons tous et ce que nous obtiendrons, quels que soient les obstacles que l'on fasse naître sous nos pas. Rien ne m'effraiera pour faire triompher nos droits, et de cette assemblée (*à Léon.*) où nous entrons par la volonté du peuple, nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes!

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel